

2 Cadre terminologique et présupposés rivaux

Avant d'analyser les données historiques et empiriques glanées à travers les études de nos devanciers et nos propres descentes sur le terrain, nous aimerions nous pencher de près sur les notions de 'tradition' et de 'modernité'. Nous montrerons surtout que la discussion autour de ces deux notions, qui sont au cœur de l'examen du changement social, est menée à partir des prémisses rivales. Nous distinguerons particulièrement deux groupes de présupposés qui affectent assez souvent les positions par rapport à la question de l'occidentalisation des sociétés non-occidentales ou à la capacité de résistance et d'adaptation de celles-ci. Ces deux groupes de postulats dont l'impact sur les stratégies et modèles de développement sera également relevé sont :

- (1) Les présupposés dichotomiques / évolutionnistes : Ceux-ci impliquent une vision du monde binaire, un développement unilinéaire et une fin de l'histoire (téléologie). Dans ce contexte, il est généralement posé que la modernité passe par la suppression de la tradition, que la tradition est à dépasser au profit de la modernité, etc.
- (2) Les présupposés historisants / dialectiques : Ceux-ci impliquent une prise en compte du caractère productif de la conflictualité, une admission des contradictions, des possibilités de fusions entre tradition et modernité.

2.1 Présupposés dichotomiques

2.1.1 À l'origine est une certaine philosophie des Lumières!

La notion de modernisation apparaît généralement dans l'examen des modèles de pensée dichotomiques. Or le concept de modernisation est un vocable polythétique. Sans vouloir le passer systématiquement au crible, nous indiquerons que dans un sens étroit et non-idéologique, le concept de modernisation est pour l'essentiel un concept technologique et ne contient aucun jugement de valeur. Pour comprendre la vive discussion

à laquelle donne lieu son emploi dans les sciences sociales appliquées au Monde non-occidental, il faut savoir que le terme ‘modernisation’ est devenu populaire après la seconde Guerre Mondiale¹³. Cette période correspond à l’ époque du lancement du concept de ‘Sous-développement’ : un concept qui suscite des discussions passionnées, voire des polémiques indigestibles pour tout esprit critique soucieux de construire. À cet égard, il importe de relever que l’ approche qui consiste à concevoir les termes ‘tradition’ et ‘modernité’ dans un rapport dichotomique et antithétique a des racines plus profondes. En effet, le débat trouve ses origines réelles dans des positions philosophiques exprimées au plus tard dès le XVIIIe siècle¹⁴.

De fait, la philosophie des Lumières, la Révolution Française et la Révolution Industrielle en Angleterre ont, par rapport à la question du rapport entre ‘tradition’ et ‘modernité’, entraîné une forte polarisation : d’ un côté, on y attribuait à la notion de ‘tradition’ des associations péjoratives, de l’ autre côté en revanche, on entourait la notion de ‘progrès’ de tous les attributs mélioratifs imaginables. Dans ce contexte, le ‘changement’ devient synonyme de ‘progrès’ et l’ ‘innovation’ implique ‘amélioration’ tandis que la ‘traditionalité’ est appréhendée comme cause et conséquence de l’ ignorance, de la superstition, de l’ intolérance religieuse, de la hiérarchie sociale, de l’ inégalité dans la redistribution des richesses, de l’ attribution des meilleures positions sociales sur des bases aussi arbitraires qu’ injustes telles que la naissance, l’ âge, le sexe, etc.

En un mot, la notion de ‘tradition’ fait désormais appel à une interminable liste des maux sociaux et mentaux cependant que le concept de ‘modernité’ amène à égrener un chapelet d’ espoirs de bonheur : démocratisation de la société, suppression des privilèges hérités, déclaration de l’ égalité des droits pour tous les ‘citoyens’.

¹³ Consulter par exemple le travail de R. Bendix (1967) Tradition and modernity reconsidered. In Comparative Studies in Society and history IX (3), 292 - 346

¹⁴ M. Schulz montre comment cette philosophie a même fait incursion dans les stratégies sectorielles. Voir notamment son introduction générale dans un collectif relatif à la question de l’ Alimentation et de

C' est sur ces bases que se développera plus tard l' idée de société moderne comme une société *a-traditionnelle* dans laquelle les actions sont uniquement dictées par l' 'intérêt' et le 'pouvoir'. Aux antipodes d' une telle société se trouveraient alors les formations sociales traditionnelles non-européennes. C' est certainement ce qui explique qu' en Europe, l' étude de l' 'Autre' ait pendant longtemps aussi été synonyme de l' affirmation et confirmation de sa propre image. Se penchant sur la signification de l' altérité pour les Européens en particulier et les occidentaux en général, Rudolph et Rudolph notent :

We recognize how modern we are by examining how traditional they are¹⁵.

L' ambition de faire passer l' idée de la société moderne occidentale sans tradition a manifestement été attaquée. Shils s' en moque quelque peu. Il fait notamment remarquer que les sociétés occidentales sont travaillées par la 'tradition de la raison et de la scientificité'. Dans ses propres termes, cela se traduit ainsi :

The tradition of reason (...) became central to the progressivistic outlook. In the present century it has given legitimacy support to traditions which had relatively little to do with reason or science except that they too were hostile to substantive traditionality¹⁶.

Il est rejoint dans son observation par d' autres auteurs tels que Karl Popper qui tente de mettre en relief le lien entre 'science' et 'tradition' dans ces sociétés où on croyait pouvoir parler de tradition en termes de *requiem*. Popper affirme en substance ce qui suit :

My thesis is that what we call 'science' is differentiated from the older myth not by being something different from a myth, but by being accompanied by a second-order tradition – that of critically discussing the myth¹⁷

la Nutrition dans le Monde. Uwe Kracht, Manfred Schulz (eds.) Food Security and Nutrition: The Global Challenge, 1999, pp. 11 – 38

¹⁵ L.I. Rudolph & H. S. Rudolph (1967), The modernity of tradition. Political development in India. P. 7

¹⁶ E. Shils (1981), Tradition. P. 23

¹⁷ K. R. Popper (1974). Towards a rational theory of tradition. In K. Popper (ed.), Conjectures and Refutation (5e édition), P. 127

C' est avec cet arrière-fond que nous aimerions à présent examiner les différentes théories sur le rapport entre tradition et modernité. Ce faisant, nous tournons tout d' abord notre regard vers les différents modèles dichotomiques qui font le lit des théories de modernisation si souvent dénoncées. Ensuite, nous présentons une approche qui se démarque nettement de l' excessive bipolarisation 'tradition' et 'modernité' afin d' en souligner l' importance pour une étude comme celle-ci.

2.1.2 Couples d' opposition favorables aux théories modernistes

Les modèles qui sont succinctement présentés dans ce cadre ont leurs origines dans les théories évolutionnistes du XIXe siècle. Ces théories sont caractérisées par la conception d' une succession d' étapes de développement universelles que toute l' Humanité devrait traverser pour arriver enfin au niveau de développement le plus élevé considéré comme une adaptation optimale aux conditions environnantes données et changeantes. Nonobstant diverses nuances fondamentales qu' on pourrait noter ci et là, les théories évolutionnistes ont en commun deux points essentiels qu' il convient de relever dans un contexte comme celui-ci , à savoir : linéarité et universalité. En clair,

- le développement est considéré comme un processus linéaire
- le développement a un caractère universel

De la définition d' un point de départ et d' un point d' arrivée chère aux courants évolutionnistes découle une appréhension téléologique du développement qui favorise la formation des couples d' opposition. C' est pour cette raison qu' il est correct d' indiquer que l' évolutionnisme en tant que courant de pensée a un faible prononcé pour la dichotomie.

Sans nécessairement le vouloir, plusieurs auteurs de renom qu' il est difficile, voire inconvenant d' enfermer dans la doctrine évolutionniste, ont énormément contribué à la formation des couples d' opposition sous-jacents à la conception binaire et linéaire du développement. On pourrait

commencer par citer Ferdinand Tönnies qui a fortement marqué la distinction entre 'Communauté' et 'Société'¹⁸.

En utilisant ces deux notions, Tönnies tente d'attirer l'attention sur deux principes d'organisation des relations humaines potentiellement contraires. À cet égard, la communauté apparaît comme un principe d'organisation dans lequel les émotions et les affections personnelles seraient déterminantes. Les adjectifs utilisés pour caractériser ce type d'organisation ainsi que les substantifs retenus sont révélateurs de la dose de sentimentalité qu'il y associe (*confiant, intime, durable, réel, organique ou encore plaisir, habitude, mémoire*). La société, en revanche, équivaut à un principe d'organisation où les calculs fin-moyen domineraient les relations humaines. Ici également, on peut attirer l'attention sur l'importance des adjectifs et substantifs qui servent à la caractérisation (*distant, mondain, passager, virtuel, mécanique ou encore contrat, argent, convention, négociant, travailleur, etc.*). À y regarder de près, on se rend compte que Tönnies considère ces deux formes d'organisation comme des idéaux-types dans le sens Wébérien¹⁹.

Les types *Communauté* et *Société* sont saisis de manière absolument graduelle. Tönnies veut ainsi offrir la possibilité de considérer les différentes nuances liées à tel ou tel type dans la réalité. Seulement, de nombreuses interprétations sociologiques ultérieures de ce modèle de Tönnies vont choisir d'ignorer l'idée de processus contenue dans le schéma graduel originel. Elles vont notamment mettre l'accent sur une lecture statique qui s'accommode parfaitement de la dichotomie. C'est ainsi qu'on en est arrivé à la construction et consolidation du couple d'opposition *Communauté* et *Société* avec, au bout du compte, la communauté considérée comme type traditionnel et la société appréhendée comme type moderne. Et le fait singulier dans ces

¹⁸ F. Tönnies (1922), *Communauté et Société*

¹⁹ Grâce à Weber, il est admis qu'on obtient un idéaltype en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets (...) qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement pour former un

interprétations, c' est qu' elles ignorent le caractère utopique du grand partage de Tönnies.

Un autre couple d' opposition conceptuelle qui a profondément influencé diverses théories de modernisation, c' est le couple solidarité organique et solidarité mécanique proposé par E. Durkheim²⁰.

Les réflexions de Durkheim, comme celles de Tönnies, sont généralement reprises de manière très simplifiée dans ce genre de débat. Pour souligner en quoi consistent les points jugés saillants susceptibles de justifier la démarche dichotomique, on relèvera d' abord que Durkheim aussi offre la possibilité de distinguer deux types de sociétés, l' une est dite primitive (il l' appelle également '*horde*'), l' autre est dite moderne. Tentant de caractériser chacun des deux types, il donne à observer que :

- *la société primitive (ou type 'horde')* est marquée par la ressemblance de ses membres. Elle ne connaît point de spécialisation. La similitude étant son trait caractéristique, ses autres propriétés seront une division naturelle du travail (notamment une division biologique ou sexuelle), un lien social fondé sur le droit répressif. Le tout donne alors lieu à la solidarité mécanique.
- *La société moderne* qui contraste avec le type '*horde*' est, quant à elle, marquée par des individus socialement différenciés. Elle connaît une forte spécialisation. La dissemblance étant son trait caractéristique, ses autres spécificités seront une division du travail social, un lien social fondé sur le droit coopératif. Le tout conduit à une solidarité organique.

Le modèle de pensée Durkheimien ci-dessus fait parfaitement l' affaire des théoriciens de la modernisation enclins au schéma de réflexion binaire. Même l' effort de complexification entrepris à travers l' évocation

tableau homogène. On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle : il est utopie.' Weber dans L' objectivité de la connaissance, op. cit. P. 181

²⁰ E. Durkheim (1967), De la division du travail social, PUF

du 'facteur démographique' ou de la 'densité morale et physique' d' une population pour tenter d' expliquer le mode de passage de la solidarité mécanique à la solidarité organique n' y change pas grand'chose.

L' autre éminent appui dont peuvent se prévaloir les adeptes des théories de modernisation déterminés à favoriser la logique dichotomique est offert par Max Weber. Sa conception des différents types de relations sociales intègre des notions telles que Communalisation ('Vergemeinschaftung') et Sociation ('Vergesellschaftung'). Ce qui ramène aux termes déjà relevés chez Tönnies, en l' occurrence Communauté (Gemeinschaft) et Société (Gesellschaft).

Ce qui est au cœur de la réflexion de Weber lorsqu' il adopte ces constructions, c' est l' analyse de l' activité sociale dont il est dit qu' elle est l' activité orientée vers le comportement des autres. Dans ce contexte, Weber souligne qu' une telle activité peut être motivée par des raisons diverses : rationnelles en finalité, rationnelles en valeur, affectives, traditionnelles²¹.

Son travail n' intéresse dans un cadre comme celui-ci que parce qu' on y découvre les traces de la pensée dichotomique. Pour les apprécier, on dégagera la substance des deux notions que sont la communalisation et la sociation.

En ce qui concerne la sociation, Weber propose de la définir comme une relation sociale typiquement rationnelle dans ce sens que :

La disposition de l' activité sociale se fonde sur un compromis d' intérêts motivé rationnellement (en valeur ou en finalité) ou sur une coordination d' intérêts motivés de la même manière. En particulier, la sociation peut (mais non uniquement) se fonder typiquement sur une entente²²

²¹ M. Weber, Économie et Société, 1971, Plon

²² Weber, Économie et Société, op. cit., P. 78

Dans son œuvre, Weber distingue différents *types purs* de sociation, à l'instar de

a) l' échange, rigoureusement rationnel en finalité, sur la base d' un libre accord sur le marché (...); b) la pure association à but déterminé, établie par libre accord, par une entente concernant une activité continue (...); c) l' association à base de convictions, motivée de façon rationnelle en valeur, telle que la secte rationnelle²³

La communalisation se définit par opposition à la rationalité idéale qui vient d' être relevée en rapport avec la notion de sociation. En effet, Weber entend par communalisation une relation sociale typiquement non rationnelle. Car :

La disposition de l' activité se fonde – dans le cas particulier, en moyenne ou dans le type pur – sur le sentiment subjectif (traditionnel ou affectif) des participants d' appartenir à une même communauté²⁴

En clair, la notion de communalisation telle qu' elle est introduite par Weber désigne principalement une relation sociale dont la base est une certaine conscience communautaire, le sentiment subjectif d' appartenir à un groupe. La subjectivité présente dans la communalisation doit être mise en correspondance avec l' orientation des activités typiques. Ces activités sont orientées traditionnellement ou affectueusement, ce qui signifie aussi non rationnellement. Weber écrit notamment :

Une communalisation peut se fonder sur n' importe quelle espèce de fondement affectif, émotionnel ou encore traditionnel, par exemple une communauté de frères (...), une communauté 'nationale' ou bien un groupe uni par la camaraderie. La communauté familiale en constitue le type le plus commode.²⁵

Au total, on notera que la conception de la communalisation de Weber est assez large. La communalisation s' y présente comme un type

²³ Weber, *Économie et ...*, P. 79

²⁴ Weber, *op. cit.* P. 78

de relation sociale qui recouvre une multitude de faits aussi variés que la famille et la nation. Et Weber de préciser lui-même :

*C' est intentionnellement que nous avons défini la 'communalisation' d' une manière tout à fait générale et, par conséquent, comme embrassant des réalités extrêmement hétérogènes.*²⁶

Pour Weber, les notions de sociation et de communalisation telles qu' elles ont été circonscrites désignent des idéaux-types. Il a conscience de ce que la réalité est plutôt dominée par des types mixtes. Seulement, ces deux concepts mis en relation constituent un couple d' opposition séduisant pour les partisans des théories de modernisation épris du schéma binaire ou dichotomique. À en croire Goetze, la contribution de Max Weber à la théorie de modernisation est surtout déterminante parce qu' outre les éléments théoriques sus-cités, ce travail apparaît dans la théorie systémique fonctionnaliste ; laquelle théorie donne un précieux coup de pousse à la théorie de modernisation²⁷.

Pour s' en convaincre, il n' y a qu' à considérer les travaux des auteurs comme T. Parsons. Celui-ci reprend et élargit la catégorie d' activité sociale de Max Weber. Ainsi parvient-il à une conception de l' action sociale comme un système d' action ou d' interaction complexe. L' une des principales préoccupations de Parsons dans sa Sociologie Générale, c' est de comprendre la relation entre les structures sociales (comment les sociétés sont institutionnellement organisées) et les actions sociales (la taille des choix comportementaux que les individus croient avoir²⁸). Sa conviction, qu' il partage d' ailleurs avec tous les sociologues structuralistes, c' est que les structures conditionnent la manière dont les actions se développent dans la société. À cet égard, Parsons emploie un concept qui est particulièrement important pour notre exploration des fondements théoriques de la logique dichotomique. Ce concept est celui de

²⁵ Weber, P. 79

²⁶ Weber, P. 80

²⁷ D. Goetze (1976), Entwicklungssoziologie, p. 7

²⁸ T. Parsons (1952) Toward a General Theory of Action

pattern variables. Avant d'y revenir de manière un peu plus détaillée, précisons d'abord en quelques mots dans quelle intention Parsons le lance.

Avec le concept de *pattern variables*, Parsons suggère que

- différents types de société (par exemple pré-moderne et moderne) sont habités par
- différentes relations institutionnelles (par exemple, le travail dans les sociétés pré-modernes n'est pas clairement séparé de la vie familiale, les institutions culturelles telles que l'éducation et les mass média n'y sont pas développées comme dans les sociétés modernes) et donc
- différentes valeurs (c'est-à-dire : la manière dont les gens vivent le monde social affecte significativement leur comportement dans ledit monde)

En rapport avec les sociétés *pré-moderne* et *moderne*, Parsons lance le concept de *pattern variables* ou *système de valeurs*. Selon lui, le choix d'un système de valeurs traduit cinq alternatives sociales :

- (1) Option de l'être / ascription (statut transmis / évaluation d'autrui en fonction de son être propre) vs. Option de l'action / achievement (jugement en fonction des actions)
- (2) Globalisme / diffuseness (autrui vu comme un tout cohérent) vs. Spécificité / specificity (autrui réduit à une dimension de son être ou action)
- (3) Particularisme / particularism (usage de normes particulières spécifiques et contextuelles) vs. Universalisme / universalism (unicité du jugement relatif aux acteurs et faits sociaux)
- (4) Affectivité / affectivity ('le flot des sentiments') vs. Neutralité affective / instrumental (contrôle et rationalisation)
- (5) Sociocentrisme / collective orientation (Agir selon les choix et buts collectifs) vs. Égocentrisme / self-orientation (Agir selon des buts personnels)

En examinant attentivement ces différents couples d'opposition proposés par Parsons, on se rend évidemment compte de l'impact des auteurs cités plus haut (Durkheim, Weber, notamment). En même temps, on devine aisément quels éléments appartiennent à quelle catégorie, lorsqu'on considère tradition et modernité comme des catégories antithétiques.

Il va sans dire que ce qui rend particulièrement intéressante l'évocation du système de valeurs de Talcott Parsons dans un contexte comme celui-ci, c'est la construction de ces paires qui favorisent une lecture dichotomique de la tradition et de la modernité dont on a vu qu'elle était aussi encouragée par des travaux des auteurs comme Tönnies, Durkheim et Weber. Ce système de valeurs décrit notamment les différences fondamentales entre les sociétés capitalistes caractérisées par la généralisation des échanges marchands et les sociétés pré-capitalistes dans lesquelles le Marché ne joue pas un rôle si dominant.

Bien que le modèle proposé par Parsons permette d'envisager des sociétés où il existe un mélange des éléments 'traditionnels' et 'modernes', on constate que les partisans des théories de modernisation n'en retiendront que la construction des modèles marqués par le face-à-face entre une 'situation d'avant' et une 'situation d'après'. Ces deux situations sont, en d'autres termes, appréhendées comme des états et non comme des processus. Du coup, on voit dominer l'idée de stabilité. Dans ces conditions, les sociétés en voie de développement classiques sont analytiquement et stratégiquement posées comme des 'sociétés de transition' instables. C'est ainsi qu'allait s'établir parmi les partisans des théories de modernisation la conception suivante :

- Les sociétés devraient être traitées comme des 'systèmes naturels'
- Leur analyse devrait impliquer la quête des variables indépendantes qui, une fois modifiées, entraînent les modifications des variables dépendantes y attachées.
- La transition devrait être abordée dans un sens où la disparition de la tradition équivaut à l'avancée de la modernité

- On devrait postuler que le changement social naît de la société qui se transforme.²⁹

2.1.3 Perspectives microsociologique et psychologique

Les différents modèles de modernisation qui s'offrent à l'analyse et dans lesquels la notion de changement social joue un rôle important admettent la centralité du concept de 'mobilisation'. Ce concept a particulièrement été marqué par le sociologue américain D. Lerner. Celui-ci se représente la modernisation comme une évolution à long terme du style de vie 'traditionnel' au style de vie 'participant'. Au cours du passage d'un style de vie à un autre changent aussi bien la structure sociale que la personnalité. Selon Lerner, le changement est porté par la mobilité physique, psychique et sociale de l'Être humain. Cet enchevêtrement du changement individuel et institutionnel donne lieu à un processus de modernisation englobant. À la différence des théories du changement social macrosociologiques, l'approche microsociologique privilégiée par des auteurs comme Lerner s'intéresse tout particulièrement à l'individu.

Pour Lerner, il est quasi impossible de s'imaginer la modernisation sans l'avènement d'un 'type de personnalité mobile'. L'importance de la naissance d'une telle personnalité pour la modernité est exprimée en ces termes :

Modernity is primarily a state of mind – expectation of progress, propensity to growth, readiness to adapt oneself to change. The nations of North Atlantic area first developed the social process – secularization, urbanization, industrialisation, popular participation – by which this state of mind came to prevail ³⁰

Dans son étude du changement social, Lerner oppose deux ensembles de propriété qui ne sont pas sans rappeler les alternatives sociales de Parsons. Seulement, il faut ajouter que ces ensembles construits par Lerner sont répartis en secteurs. Les secteurs retenus sont

²⁹ Bendix (1967), Tradition and modernity reconsidered, op. cit.

³⁰ D. Lerner, The passing of traditional society, p. viii)

le secteur socio-économique, culturel, communicationnel et politique. Le schéma dichotomique qui s' en dégage est emprunté à Goetze et se présente comme suit :

Secteur	sociétés traditionnelles	sociétés modernes
Socio-économique	rural	urbanisé
Culturel	analphabétisme	éducation primaire
Communication	systèmes oraux	systèmes médiatisés
Politique	nominations	Élections ³¹

L' approche de Lerner repose principalement sur l' idée que le passage de la société 'traditionnelle' vers la société 'moderne' se déroule par étapes :

- la première étape est marquée par l' urbanisation et l' industrialisation ainsi que la création des institutions éducatives
- La seconde étape est marquée par le développement des mass médias
- La troisième et la quatrième étape sont, quant à elles, marquées par la mise sur pied des institutions susceptibles de favoriser la participation économique, sociale et politique ; c' est-à-dire au bout du compte la démocratie.

Dans sa mise en valeur du rôle déterminant des facteurs psychologiques dans le développement économique, Lerner est soutenu par des auteurs comme McClelland. Celui-ci compte parmi les plus grands représentants de la *théorie motivationnelle*. Les partisans de cette théorie admettent qu' il ne saurait y avoir de changement social dans le sens d' une amélioration des chances du développement économique s' il existait pas de motivation particulière. En d' autres termes, pour qu' il y ait une amélioration de la situation économique dans une société donnée, il faudrait que toute la population ou, du moins, une bonne partie de la population dans ladite société déploie d' énormes efforts. Ce qui compte donc c' est la *performance*. Cette révélation est sans aucun doute assez

³¹ Cf. Goetze, Entwicklungssoziologie, Ibid.,. p. 82

banale. Pourtant, McClelland essaie de lui donner une certaine profondeur en attirant l'attention sur le rôle décisif que joue le concept d'*entrepreneur* dans l'élaboration de sa théorie motivationnelle³². Ce concept est saisi dans le sens Schumpetérien.³³

Pour ce qui nous intéresse dans ce contexte, on retiendra que les théories individualistes du changement social n'expliquent naturellement que l'action des acteurs individuels. Ce faisant, ces théories ne considèrent que les propriétés et qualités personnelles du sujet agissant. Par conséquent, toutes les connaissances relatives aux facteurs structurels ne sont pas convenablement intégrées dans cette théorie de l'action et doivent être déjà maîtrisées indépendamment de celle-ci. D'autre part, ces théories ne peuvent pas saisir les conséquences non prévues, les résultats de l'action non connus ou les actions collectives. Or ce sont précisément ces facteurs qui génèrent les structures et fixent ainsi le cadre d'action individuelle. D'où l'appel de Popper à l'adresse du spécialiste en sciences sociales :

*(...) The social theorist should recognize that the persistence of institutions and collectives creates a problem to be solved in terms of an analysis of individual social actions and their unintended (and often unwanted) social consequences, as well as their intended ones.*³⁴

L'observation critique formulée à l'endroit des théories individualistes pourrait également s'appliquer aux différents modèles où la question du 'sous-développement' est abordée sous un angle économique.

³² D. C. McClelland (1976), *The achieving society*, McClelland & Winter, D. G (1969), *Motivating economic achievement*

³³ Depuis Schumpeter, on sait mieux que la machine capitaliste se renouvelle continuellement sous l'impulsion créatrice d'un 'héros' : l'entrepreneur. Détenteur 'd'aptitudes particulières', ce dernier exploite à son profit toutes les imperfections du marché. Son activité engendre un véritable mouvement de destruction créatrice. Voir Joseph Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Payot, 1990 (1942). Consulter surtout les textes 41 : L'entrepreneur, pp. 180 – 181, et 42 : Le processus de destruction créatrice, p. 115.

³⁴ K. Popper, *Towards a rational theory of tradition*, *ibid.*, p. 125

2.1.4 Économicisation' du discours

Les théories de modernisation dans lesquelles les aspects économiques occupent une place de choix sont généralement associées à la question de savoir comment le 'sous-développement' des pays du Sud pourrait être favorablement surmonté. Dans ces réflexions, l'accent est surtout mis sur le terme 'sous-développement'. Ce vocable est minutieusement passé au crible par Freyssinet. Celui-ci se réfère dans un premier temps à R. Aron qui avait, en d'autres circonstances, fait remarquer qu'il serait déraisonné de chercher à trouver à la notion de 'sous-développement' une quelconque acception positive. Par ailleurs, il s'agit d'une notion *per se* comparative. Elle se définit par rapport au Possible, au Nécessaire ou à l'Autre³⁵.

2.1.4.1 Un défi à la fois ancien et nouveau

Bien que le phénomène du 'sous-développement' économique soit ancien et puisse déjà être mis en relation avec la Révolution Industrielle, il ne commence à faire l'objet de virulents débats scientifiques réels ou supposés qu'après la Seconde Guerre Mondiale³⁶. Ceci ne devrait cependant pas empêcher de se souvenir de certaines théories de développement d'essence économique dignes d'être classées comme des balises pour les idées qui seront développées après la bruyante relance des opérations de lutte contre le sous-développement.

À cet effet, on peut citer une vieille génération d'économistes qui vont de A Smith à Schumpeter³⁷. Il s'agit là d'auteurs qui ont élaboré des théories de développement qui se sont exclusivement intéressées au petit monde européen en cours d'industrialisation. Ces théories sont cependant si générales que beaucoup d'autres auteurs, qui vont dominer par la suite les débats sur le développement, n'hésiteront pas à les

³⁵ J. Freyssinet (1977), Le concept de sous-développement

³⁶ J. Freyssinet, *ibid.*, p. 35

³⁷ On peut consulter avec intérêt les ouvrages d'Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776, (1776), J. Schumpeter, *Théorie de l'évolution économique*, 1935, (1911)

considérer non seulement comme a-temporelles mais aussi a-spatiales. Cette attitude conduira ces derniers à les appliquer aux pays non-européens entre-temps considérés comme ‘pays sous-développés’ ou ‘pays en développement’.

De fait, de nombreuses études faites par des économistes sont parues depuis la fin du XIXe siècle qui concernaient la situation des anciennes colonies. Seulement, ce n’ est qu’ après la Seconde Guerre Mondiale qu’ ont commencé à s’ amonceler les publications consacrées au problème du sous-développement. Freyssinet proposait déjà de distinguer trois grandes phases de la discussion :

- (1) Une première phase où on croit pouvoir surmonter la misère dans les pays économiquement sous-développés en y mettant en marche le même processus de développement que celui suivi par les pays industrialisés. Dans ce contexte, le sous-développement est alors considéré comme le produit du manque de capital, de l’ absence d’ entrepreneuriat et de la non-réalisation du plein emploi.
- (2) La seconde phase, amorcée avec la conviction que la première fut couronnée d’ échec, se veut empreinte de réalisme. On s’ y efforce alors de procéder à la description des problèmes concrets et se propose d’ exploiter les résultats des recherches menées dans les différentes filières des sciences sociales. Ce faisant, on reconnaît que le sous-développement est un défi bien particulier.
- (3) La troisième phase est caractérisée par l’ élaboration des programmes de développement spécifiques basés sur les expériences locales et adaptés aux différentes économies.³⁸

Après appréciation des œuvres de référence portant sur la question du ‘*développement / sous-développement*’ – en partant des écrits des économistes classiques comme Smith, Malthus, Stuart Mill, etc. - , Freyssinet proposera un autre regroupement qui, cette fois-ci, porte sur la

³⁸ J. Freyssinet, *ibid.*, p. 36

conception de la relation entre ‘être développé’ et ‘être sous-développé’. Ainsi distingue-t-il quatre groupes de théories, en l’ occurrence :

- 1) les théories qui considèrent le sous-développement comme la *figure inversée*. En font partie les théories sur les économies stationnaires, la stagnation et sur les économies qui, nonobstant le sous-emploi, se trouvent dans un état d’équilibre.
- 2) Les théories qui considèrent le sous-développement comme un *retardement du développement*. En font partie les théories qui admettent que ce n’ est qu’ après le franchissement d’ un certain seuil qu’ est engagé le processus de développement. On y retrouve aussi ces théories qui voient dans l’ absence des capacités d’ industrialisation ou le manque de pouvoir de modernisation les véritables causes du sous-développement.
- 3) Les théories pour lesquelles le sous-développement est un *produit de l’ antagonisme* entre sociétés développées et sociétés sous-développées. En font partie les théories impérialistes, les théories de la dépendance et les théories des relations d’ inégalité au niveau des échanges de marchandises.
- 4) Les théories de la désintégration pour lesquelles les causes du sous-développement se trouvent dans un *dualisme pluriel* (spatial, social, économique et politique). D’ après ces théories, les pôles de croissance seraient la solution au défi du sous-développement.

À l’ examen, on peut aisément s’ apercevoir que les différents regroupements suggérés par Freyssinet se laissent à leur tour ramener à deux supra-groupes distincts. En effet, les deux premiers groupes comprennent des théories dans lesquelles le sous-développement apparaît simplement comme l’ absence de développement (*groupe des Libéraux*) cependant que les deux derniers conduisent à concevoir le sous-développement comme un produit du développement suivant le principe du jeu à somme nulle (*groupe des Radicaux*)³⁹.

³⁹ Le regroupement des différentes théories de développement ne s’ est pas fait au hasard. Il repose notamment sur l’ observation qu’ en dépit des nuances qu’ on trouve ci et là, certaines théories ont

2.1.4.2 Opposition entre Libéraux et Radicaux ?

Les théories économiques de développement prennent largement appui sur la vision linéaire déjà signalée dans le cadre de l'évocation des thèses évolutionnistes du XIXe siècle. De plus, le *binôme tradition – modernité* ou *sous-développement – développement* y occupe une place centrale. Ceci s'illustre merveilleusement à travers le très populaire et controversé ouvrage de l'américain Walt W. Rostow intitulé Les étapes de la croissance économique. Celui-ci, considéré ici comme représentant du courant libéral, écrit notamment:

À considérer le degré de développement de l'économie, on peut dire de toutes les sociétés qu'elles passent par l'une des cinq phases suivantes : la société traditionnelle, les conditions préalables du démarrage, le démarrage, le progrès vers la maturité et l'ère de la consommation de masse.⁴⁰

On voit bien que Rostow distingue, comme il l'avoue lui-même, *arbitrairement* cinq étapes. Cependant, son faible pour la pensée binaire ou dichotomique ne s'en trouve pas entravé. Sa répartition des économies ou sociétés en deux catégories opposées, c'est-à-dire d'un côté l'économie (ou la société) traditionnelle et de l'autre l'économie (ou la société) moderne, traduit clairement la volonté de promouvoir un schéma où il y a un avant et un après, un point de départ et un point d'arrivée, un niveau inconfortable et un niveau confortable. Les deux niveaux ne sont reliés que par la phase centrale que Goetze a appelée la 'percée' (ou *Durchbruch*)⁴¹. On pourrait aussi parler de décollage ou de démarrage, etc.

des éléments constitutifs communs. Ceux-ci permettent à leur tour que ces théories soient distinguées des autres de manière à autoriser la formation des blocs. Ainsi remarquera-t-on que le bloc libéral comprend des analyses où il est question de repérage et de définition. Dans ces analyses, on tente de construire des indicateurs permettant de mesurer l'état de sous-développement. Ces indicateurs révèlent ensuite l'existence de 'manques' et d' 'inaptitudes', comparativement à la figure idéale de l'état de développement, en particulier au niveau des facteurs de production et de leur combinaison. Pour combler ces lacunes et corriger ces inaptitudes, il paraît nécessaire enfin de tirer parti des effets de diffusion du progrès technique par une participation active au commerce international. Quant au bloc radical, il est constitué des analyses qui dénoncent les idées développées dans le bloc libéral. Les analyses réunies sous le concept de radicalisme partagent communément la conviction que le sous-développement devrait plutôt être vu comme le produit du développement symbolisé par le capitalisme. Elles prônent ainsi la **rupture** avec le capitalisme

⁴⁰ Walt W. Rostow (1963), *Les étapes de la croissance économique*, p. 13

⁴¹ Goetze, *ibid.*, p. 85

Le ton marqué par la dichotomie repéré chez les auteurs libéraux comme Rostow se retrouve dans les théories impérialistes (ou marxistes et néo-marxistes) des auteurs radicaux, bien que ces derniers abordent le problème du sous-développement sous un tout autre angle. Ceux-ci sont notamment obsédés par les causes extérieures du sous-développement. Pour cette raison, ils ne considèrent généralement que les facteurs exogènes ainsi que leurs répercussions jugées essentiellement néfastes. Considérant de manière critique les théories impérialistes par rapport à leur conception du développement, plusieurs auteurs ont fort justement fait remarquer qu'elles ont en commun une faiblesse fondamentale : elles proposent des modèles élaborés à partir des expériences faites par les sociétés industrialisées 'développées' ; ce faisant, ces théories sont visiblement marquées par la forte tendance à apprécier les conditions de développement à partir de telles expériences.⁴²

De la critique formulée à l'encontre des théories impérialistes naquirent des théories qui, à l'examen, peuvent être considérées comme des versions revues et corrigées du ton radical. Il s'agit de ce qu'il est désormais convenu de désigner '*théories de la dépendance*'. Celles-ci ont principalement été élaborées à la lumière de la situation des sociétés d'Amérique Latine. Le fondement commun à toutes les thèses dépendantistes a succinctement été esquissé par Goetze qui, prenant en compte les origines de ces théories, relèvent les fondements analytiques suivants :

- la situation des sociétés en développement ne peut être comprise que si l'on prend convenablement en considération les facteurs exogènes.
- À ces facteurs s'associent les facteurs endogènes qui produisent la structure sociale spécifique de ces sociétés

⁴² Cf. Lutz Köllner : Stand und Zukunft der Imperialismustheorie. In : Jahrbuch für Sozialwissenschaft, XI/1, 1960, Richard F. Behrendt, Die Zukunft der Entwicklungsländer als Problem des Spätmarxismus. In : Das Nord-Süd-Problem : Konflikte zwischen Industrie- und Entwicklungsländern, M. Bohnet (Hrsg.), 1971, pp. 86 – 101, Goetze, *ibid.*, p. 98 pour les critiques à l'encontre des théories de développement marxistes et néo-marxistes. En ce qui concerne les auteurs de ces théories elles-mêmes, on peut en outre citer : Paul A. Baran, *The Political Economy of Growth*, 1962 ;

- Le développement et le sous-développement de ces pays ne se déroulent pas par étapes successives
- Ils sont plutôt des phénomènes concomitants : Un même processus historique entraîne d' une part le sous-développement (de certains pays et secteurs) et, d' autre part, le développement (de certains pays et secteurs).
- Il y a un développement du sous-développement.⁴³

L' objectif poursuivi par les partisans de cette approche dépendantiste, c' est la création d' une société industrielle moderne par le biais de l' orientation consciente de la croissance de certains secteurs. La promotion de l' entrepreneuriat local ainsi que de la classe moyenne devrait occuper une place centrale dans cette opération. En clair, le secteur 'moderne' devrait absolument connaître une expansion afin de dissoudre ou d' absorber ensuite le secteur 'traditionnel'. Ici aussi, la direction est toute donnée : à bas la tradition, vive la modernité !!! F. H. Cardoso ne fait-il pas lui-même remarquer que les dépendantistes 'se contentent de proposer le même type de développement au bénéfice d' *autres classes*' ?⁴⁴

2.1.4.3 Du contraste entre le *modern man* et le paysan

On réalise donc qu' en dépit de la diversité des angles d' attaque, l' analyse des relations entre tradition et modernité reste marquée par la représentation dichotomique. Tantôt cela apparaît en filigrane, tantôt cela est évident. La persistance de cette opposition s' explique par le soutien massif apporté à ce mode de pensée par des célébrités intellectuelles de tous bords : philosophes, sociologues, psychologues, économistes, etc. Et même la forte propension de différents auteurs à prendre position pour la modernité dans le conflit qui est supposé l' opposer de manière inconciliable à la tradition peut se targuer de reposer sur des bases

Unterdrückung und Fortschritt, 1966, A. G. Frank (1969) Kapitalismus und Unterentwicklung in Lateinamerika, Samir Amin (1976), Impérialisme et sous-développement en Afrique

⁴³ Cf. Goetze, op. cit., p. 100

⁴⁴ Fernando H. Cardoso, Les idées à leur place. Le concept de développement en Amérique Latine, 1984 (1980), p. 180 (italiques dans le texte)

illustres. C' est sans doute en ayant de telles bases à l' esprit que Inkeles et Smith caractérisent positivement l' Homme Moderne:

Le caractère de l' Homme Moderne (...) peut être résumé en quatre points essentiels : c' est un citoyen informé qui participe à la vie politique ; il a un sens marqué de l' efficacité ; il est extrêmement indépendant et autonome dans sa relation avec la tradition, surtout lorsqu' il prend des décisions fondamentales sur des questions qui le touchent personnellement ; et il a un esprit ouvert aussi bien aux nouvelles expériences qu' aux nouvelles idées (...) En outre, l' Homme Moderne a des conceptions particulières du temps, de la planification personnelle et sociale, des droits des personnes dépendantes ou inférieures et de l' usage des règles formelles comme base de l' organisation de ses activités.⁴⁵

On peut mieux saisir la fascination exercée par l' *Homme Moderne* sur ce genre d' auteurs en contrastant les propriétés positives sus-énoncées avec l' image de celui à qui on l' oppose généralement de manière consciente ou inconsciente. Le type contraire qu' on a alors à l' esprit, c' est le type paysan. Il apparaît comme pôle diamétralement opposé dans le travail de Rogers et Svenning. Parlant de 'Sous-culture des paysans', ceux-ci dressent une liste de propriétés accablantes : 1) *Méfiance personnelle réciproque* ; 2) *Conscience de la pénurie matérielle*, 3) *Hostilité vis-à-vis de l' Autorité de l' État*, 4) *Nombrilisme* ('familism'), 5) *Manque d' esprit d' innovation*, 6) *Fatalisme*, 7) *Faible ambition*, 8) *Besoins limités*, 9) *Vision du Monde restreinte*, 10) *Faible empathie*⁴⁶.

2.1.4.4 Une synthèse

Le modèle de pensée dichotomique a des racines profondes. Les partisans de l' évolutionnisme et de la philosophie des Lumières en sont les principaux animateurs. Ce modèle a également été nourri par des travaux sociologiques classiques dans lesquels on traite certes des idéaux-types, mais forment des couples d' opposition susceptibles de promouvoir une pensée et pratique politiques douteuses. Les risques d' abus auxquels s'

⁴⁵ A. Inkeles / D. H. Smith (1974) *Becoming Modern. Individual Change in six developing countries*, pp. 290 - 291

⁴⁶ E. Rogers / L. Svenning (1969), *Modernization Among Peasants*, p. 363

exposent ces couples d'opposition deviennent visibles quand on considère la transposition de la discussion sur les rapports tradition – modernité dans les stratégies et politiques de développement. Les jugements de valeur tranchés et déséquilibrés qui ont longtemps dominé les discours sur le Nord et le Sud, la ville et la campagne, l'Homme moderne et l'Homme paysan en sont des produits. On y note notamment des distorsions dues à la prise en considération insuffisante des contradictions, des ambivalences, des complexités. L'ignorance de telles données est dictée par le caractère éminemment réducteur et simplificateur du modèle de pensée dichotomique. Ne privilégiant que les extrêmes, il ne favorise pas l'analyse et l'action en termes de dialogue permanent entre tradition et modernité.

2.2 Présupposés historisants / dialectiques

2.2.1 Effroi et désarroi : Bases d' une autre structure paradigmatique

L'illusion - entretenue par les partisans du modèle de pensée dichotomique esquissé dans les lignes précédentes - d'un processus social qui se développe graduellement (*unilinéarité*), dans une direction spécifique vers un certain stade final (*téléologie*), s'est évanouie avec le temps. L'expérience a notamment révélé que la conception du processus comme prédéterminé, irréversible, orienté vers le progrès (en ce qu'il mène au perfectionnement de la société) est insoutenable.

L'argument majeur contre la supposition d'une opposition exclusive entre 'tradition' et 'modernité' a été fourni par la persistance de la tradition dans les *sociétés modernes et en cours de modernisation*.⁴⁷ La distance vis-à-vis du paradigme dichotomique simplificateur implique l'appréhension du rapport entre 'tradition' et 'modernité' comme un rapport dynamique dans lequel les éléments 'traditionnels' et 'modernes' s'influencent mutuellement, s'interpénètrent ou fusionnent. En tentant une lecture chronologique des termes du débat par rapport au problème du développement des pays du Sud, on peut relever que l'intérêt

épistémologique s' est visiblement déplacé en direction de l' examen de la nature de ces processus depuis le début des années 1980.

L' optimisme et le zèle des premiers théoriciens et planificateurs du développement absolument convaincus de la possibilité d' orienter rigoureusement le changement social se sont évanouis au cours de ces années. À cet optimisme et enthousiasme se sont substitués déception et désarroi. L' urgence du revirement transparaît dans cette affirmation de McNulty :

Much that is occurring in the process labelled « modernization » is neither intended nor anticipated by relevant actors, including modernizers. Instead of a process in which clearly articulated and preferred goals are achieved with widely accepted means, modernization of sociogeographic relations remains an eclectic helter-skelter of intervention (e.g., policy) and 'uncontrolled forces'. Among the most puzzling of these forces to the modernizer is 'tradition', the local conditions with which modernization must deal ⁴⁸

2.2.2 Perspectives historisantes

2.2.2.1 Des doutes sérieux sur une possible dé-traditionalisation

L' attente d' une 'dé-traditionalisation' radicale comme résultat 'logique' de la mondialisation capitaliste est loin d' être comblée. Les structures de domination, les rapports de dépendance, les institutions et les mentalités 'pré-modernes' s' avèrent résistantes et adaptatives. D' autre part, la radicalité restreinte du capital est devenue évidente : là où les rapports d' exploitation et de domination se sont pliés à la logique du profit, ils ne sont pas détruits. Ils sont plutôt intégrés de manière fonctionnelle. Le capital ne cherche pas *sui generis* à atteindre le changement ou bouleversement d' un quelconque ordre. Il vise notamment une mise en valeur maximale. La conséquence de cette radicalité ou

⁴⁷ Les notions comme société moderne et en cours de modernisation servent en réalité à désigner les sociétés fortement industrialisées ou en cours d' industrialisation.

⁴⁸ McNulty et Weinstein (1982, p. 77)

intention de changement circonscrite du capital, d' une part, et du pouvoir de résistance des structures 'pré-modernes' de domination, d' autre part, c' est la synthèse contradictoire de la culture de domination 'moderne' ou capitaliste et la culture de domination 'pré-moderne' ou non-capitaliste. Cette synthèse prend la forme des alliances stratégiques, des coalitions politiques et des articulations économiques plus ou moins stables au niveau intra-étatique ou inter-étatique. On obtient ainsi une hybridation de fait.

2.2.2.2 Des expériences historiques éloquentes

Sous le coup de la dynamique de marché capitaliste expansive et du colonialisme impérialiste du milieu du 19^e. siècle, de nombreux ordres sociaux traditionnels non-occidentaux ont certes dû subir des pressions de changement et d' adaptation si importants que les structures de domination, les rapports sociaux et les idéologies de légitimation 'pré-modernes' ont ci et là affiché des 'fissures', voire cédé par endroits à l' érosion. Cependant, la structure traditionnelle de base n' a été presque entièrement remplacée par le cadre institutionnel, juridique et économique d' essence capitaliste que dans quelques rares pays⁴⁹. Dans l' écrasante majorité des autres pays non-occidentaux, la structure traditionnelle de base a à peine été éliminée. En dépit de la diversité des processus de développement, ces déterminants exogènes n' ont finalement pas été assez puissants pour pouvoir supprimer la structure de domination traditionnelle et dépasser, en fin de compte, la structure traditionnelle de base.

Contrairement aux attentes et pronostics des théories de modernisation dichotomiques, le 'système immunitaire' des ordres sociaux traditionnels concernant la protection de leurs structures de domination intégrales et l' adaptation conservatrice aux poussées de modernisation économiques et techniques s' est donc montré extrêmement efficace. À cet

égard, Wasseljew indique qu' après que la culture de domination traditionnelle

ait survécu à la période du choc qui à certains endroits a duré un à un siècle et demi, à d' autres aussi seulement quelques décennies, elle commença à se régénérer sans manifester une moindre tendance à l' adaptation. Le caractère et les formes d' adaptation de cette structure varient énormément d' un pays à l' autre, en fonction des normes et principes de vie respectifs, de la culture et de la religion, et de la grande civilisation traditionnelle dont on fait partie⁵⁰.

2.2.3 Interprétations théorisantes : Du système-monde à l' articulation

2.2.3.1 La théorie du système-monde de Wallerstein

Dans la discussion théorique sur le développement social, Wallerstein, conscient des faits sus-évoqués, plaide en faveur d' un examen des changements sociaux sur une longue période historique afin de mieux appréhender la permanence et le changement.⁵¹ Pour saisir les changements structurels, il est nécessaire de subdiviser des longs espaces historiques en stades. Si l' on veut cependant éviter que la comparaison de ces stades ne dégénère en de grossières constructions de modèles a-historiques du changement social, alors il faudra que ce soit des stades des systèmes sociaux, c' est-à-dire des totalités. Et les seules totalités à avoir historiquement existé ou qui existent sont les mini-systèmes et les systèmes globaux. C' est ainsi que pour Wallerstein, il ne fait aucun doute

⁴⁹ L' exemple qui vient rapidement à l' esprit est celui du Japon. L' évolution asiatico-fachiste de ce pays vers le capitalisme est décrit par Barrington Moore (1969) : *Soziale Ursprünge von Diktatur und Demokratie. Die Rolle der Grundbesitzer und Bauern bei der Entstehung der modernen Welt.*

⁵⁰ Wasseljew, L. S. Was ist die ‚asiatische‘ Produktionsweise?. In *Sowjetwissenschaft. Gesellschaftswissenschaftliche Beiträge*, 42. Jahrgang, März / April 1989, Heft 2, pp. 158 – 170, p. 168. Notre traduction

⁵¹ En ce qui concerne la longue période historique, il faut tout simplement souligner qu' il s' agit au fond de la reprise de la notion de Longue durée développée par F. Braudel. Pour ce dernier, la longue durée sert à souligner que nous vivons dans un ensemble de formes de vie tracées et combinons inconsciemment des éléments d' action qui constituent le sédiment de notre culture. Ainsi arrive t-il à une histoire de la société qui ne permet que des mouvements lents. Cf. Fernand Braudel (1958) *Histoire et sciences sociales. La longue durée*. In : *Annales* 13.

qu' un seul système-monde, en l' occurrence l' économie capitaliste, existe au cours du XIX^e et XX^e siècle.⁵²

D' après Wallerstein, la propriété constitutive d' un système social c' est l' existence d' une division du travail qui satisfait les besoins de différents secteurs et de différentes régions réciproquement tributaires d' un échange économique. Wallerstein considère que seule l' économie capitaliste mondiale existe avec un vaste système de division internationale du travail. L' économie mondiale et le capitalisme sont considérés dans ce contexte comme des phénomènes intimement liés, c' est-à-dire en quelque sorte deux faces d' une même médaille qui se sont formées pendant le 'long XVI^e. siècle' – entre 1450 et 1640 – en Europe et qui, à partir de cette région du globe, se sont étendues sur toute la terre⁵³. Le processus d' expansion s' est achevé à peu près avec le passage du XIX^e au XX^e siècle au cours duquel toutes les régions de la planète ont été pénétrées par l' économie capitaliste mondiale :

Ce n' est qu' avec la formation de l' économie mondiale moderne en Europe du 16^e qu' on en est arrivé au total déploiement et à la prédominance économique du commerce marchand – à la mise sur pied du système appelé capitalisme⁵⁴.

À travers la référence analytique au système capitaliste mondial et la renonciation à l' examen des États pris isolément, Wallerstein veut et peut donner une toute autre perspective à la question de la simultanéité des 'modes de production' ou 'stades de développement social' qui a largement dominé la discussion au cours des années 1970. En situant la propriété essentielle de l' économie capitaliste mondiale dans la production marchande aux fins de la réalisation du plus gros profit possible, Wallerstein parvenait à aborder les modes de production inconciliables comme des développements différents dans le cadre d' un même système. Dans ces conditions, la mobilisation de la force de travail

⁵² Cf. Immanuel Wallerstein (1979) *Aufstieg und künftiger Niedergang des kapitalistischen Weltsystems. Zur Grundlegung vergleichender Analyse*. In: Dieter Senghaas (Hg.) *Kapitalistische Weltökonomie. Kontroversen über ihren Ursprung und ihre Entwicklungsdynamik*. Pp. 31 - 67

⁵³ Wallerstein, op. cit.

dans des circonstances aussi différentes que l'esclavage et le fermage par exemple est autant l'expression du capitalisme que la mobilisation de la force de travail prolétaire 'libre'. Le critère déterminant ici, c'est l'exploitation de la main d'œuvre aux fins d'accumulation du capital dans le processus mondial d'accumulation du capital.

Wallerstein reconnaît que les pays n'ont pas la même situation économique à l'intérieur de l'économie mondiale capitaliste. C'est pour cela qu'il propose de distinguer trois positions dictées par les structures dans une économie-monde. Ces positions sont le centre, la semi-périphérie et la périphérie.⁵⁵ À travers cette catégorisation, il montre que la plus-value produite passe de la périphérie vers le centre par le biais du mécanisme de l' 'échange inégal' à l'intérieur de l'économie mondiale. Aussi affirme-t-il :

Le capitalisme ne signifie (...) pas seulement que ceux qui possèdent les moyens de production s'approprient la plus-value de ceux qui n'ont que leur force de travail. Le capitalisme signifie également l'appropriation du surplus de l'ensemble de l'économie mondiale par les pays du centre⁵⁶.

2.2.3.2 L'analyse en termes d'articulation des modes de production

La thèse du sous-développement comme produit de l'intégration des pays du Sud (périphérie) dans le système capitaliste mondial a été reprise par de nombreux auteurs dont le but était cependant de proposer une analyse en termes d'articulation des modes de production.

Le concept d'articulation des modes de production a d'abord été développé par des chercheurs français d'obédience marxiste travaillant

⁵⁴ Wallerstein, *ibid.*, p. 35

⁵⁵ Wallerstein estime que la semi-périphérie a une fonction stabilisatrice dans le système-monde. Celle-ci empêche en l'occurrence la polarisation de la périphérie et du centre. La classification des différents pays dans l'une de ces trois catégories structurelles n'est pas figée dans le système capitaliste mondial. En effet, la classification peut changer avec le temps ou l'histoire.

⁵⁶ Wallerstein, *ibid.*, p. 47

sur l' Afrique⁵⁷. Ceux-ci essayent de saisir analytiquement le caractère multistructurel ou hétérogène des sociétés 'périphériques' et d' expliquer pourquoi les conditions non-capitalistes continuent d' exister dans ces sociétés malgré leur intégration dans le système capitaliste mondial.

La thèse principale de ces chercheurs consiste à affirmer que le mode de production capitaliste dans ces sociétés s' articule avec les modes de production non-capitalistes pour donner naissance à des formes de société spécifiques. Cette articulation favoriserait la surexploitation de la force de travail dans les pays du Sud et un extraordinaire profit pour les entrepreneurs capitalistes qui y sont installés. Car les modes de production non-capitalistes subventionnent en quelque sorte le mode de production capitaliste : Les salaires payés dans le secteur capitaliste ne doivent pas être fixés en fonction des coûts de vie (c' est-à-dire des coûts de reproduction de la force de travail). Ces salaires peuvent être inférieurs à ces coûts dans la mesure où les employés salariés produisent eux-mêmes une part des biens et services nécessaires pour entretenir 'le minimum d' efficacité physique'⁵⁸. On parle alors de 'production de subsistance' et pense tout particulièrement aux denrées alimentaires.

Les formes de production non-capitalistes ne sont donc pas – comme pourrait le suggérer la notion d' 'agriculture de subsistance' – les premiers degrés sous-développés de l' économie de marché puissamment développée (comme l' affirment les partisans des théories de modernisation)⁵⁹. Elles ne constituent non plus un secteur social particulier (comme veulent le faire croire les adeptes des théories du

⁵⁷ E. Terray (1972) *Marxism and 'Primitive' Societies: Two studies*, P. P. Rey (1975), 'The Lineage Mode of Production', *Critique of Anthropology* 3, C. Meillassoux, *Anthropologie des Gouro de Côte d' Ivoire: De l' économie de subsistance à l' agriculture commerciale*, 1974, C. Meillassoux, *Femmes, greniers et capitaux*, 1974

⁵⁸ Pour reprendre la formule utilisée par Seebohm Rowntree dans ses enquêtes sur la pauvreté à York. Rowntree (1901) *Poverty : A Study of Town Life*

⁵⁹ Cf. Manfred Schulz dans son introduction au collectif *Food Security and Nutrition, the Global challenge*, op. cit.. Jeter notamment un coup attentif sur le paragraphe relatif à la conception de l' agriculture dans la théorie de modernisation, c' est-à-dire la page 13

dualisme)⁶⁰. De fait, ces formes de production non-capitalistes font partie intégrante de la modernité capitaliste et sont d'ailleurs parfois aussi délibérément entretenues par celle-ci. Meillassoux note à cet effet ce qui suit :

*(...) le mode de production domestique est à la fois détruit et préservé : préservé comme mode d'organisation sociale producteur de valeurs au bénéfice de l'impérialisme, détruit parce que privé à terme par l'exploitation qu'il subit des moyens de sa reproduction.*⁶¹

La thèse de l'articulation des modes de production ainsi appréhendée a été adoptée et élargie par des chercheurs réunis au sein de ce qu'on a appelé l'école de Bielefeld (Allemagne). Ceux-ci estiment tout d'abord que la production de subsistance, dans tout système social, se trouve au-devant de toutes les autres formes de production. Dans ce contexte, Evers affirme :

*La production de subsistance englobe toute production des biens et services qui ne sont pas destinés à l'échange marchand mais plutôt réservés à la consommation propre des producteurs*⁶².

La production de subsistance n'est pas un mode de production spécifique ayant fondamentalement une forme d'existence indépendante possible. C'est plutôt une forme de production ou une structure économique partielle que l'on retrouve dans tous les systèmes économiques. L'intensité de l'articulation avec d'autres formes de production varie jusqu'à la forme extrême de la production de subsistance 'dépendante' où tous les *inputs* sont acquis à travers le marché. La production de subsistance ne recule pas automatiquement sous l'influence du capitalisme. Au contraire, elle peut même s'étendre par l'intégration du marché capitaliste. Il s'agit, à plusieurs égards, de la

⁶⁰ Voir entre autre les auteurs tels que : H. W. Singer, *The Distribution of Gains between Investing and Borrowing Countries*. In : *American Economics Review*, 40, 1950 et J. H. Boeke, *Economics and Economic Policy of Dual Societies*, 1953

⁶¹ C. Meillassoux (1975), *Femmes, greniers et capitaux*, p. 148

poursuite de la thèse de Rosa Luxemburg pour qui le capitalisme aurait besoin, pour son fonctionnement, d' un milieu non-capitaliste⁶³. En effet, d' après les chercheurs de Bielefeld qui se penchent sur la question de subsistance, le système capitaliste produirait, du reste, le milieu non-capitaliste nécessaire à son fonctionnement⁶⁴. Cette perspective théorique a inspiré nombre de chercheurs et engendré d' innombrables études empiriques⁶⁵.

Du point de vue méthodologique, l' approche en termes d' articulation a conduit à l' examen critique des concepts fondamentaux généralement employés dans le cadre de la recherche économique empirique. La principale critique fait notamment état de la naïveté dans l' utilisation des concepts tels que : ménage, secteur informel, etc.

En ce qui concerne le concept de ménage par exemple, on indique tout d' abord qu' il ne saurait universellement impliquer une unité de résidence et de consommation. Par ailleurs, on souligne qu' en règle générale, les formes de résidence s' articulent avec les modes de production et de consommation ainsi que les structures de répartition du pouvoir à l' intérieur du foyer pour donner naissance à des modèles variés⁶⁶. Les animateurs de l' école de Bielefeld ont également suscité un intéressant débat critique autour du concept de 'secteur informel' qui a longtemps occupé les devants de la scène des politiques de développement. Leur position consistait à relever que derrière la notion –

⁶² H. D. Evers (1990) Subsistenzproduktion und Hausarbeit – Anmerkungen zu einer Kritik des sog. Bielefelder Ansatzes, Zeitschrift für Soziologie 19, pp. 471 – 473, p. 471

⁶³ Cf. R. Luxemburg, Die Akkumulation des Kapitals. Berlin 1923. Elle soutient notamment que les régions les 'moins développées' sont indispensables pour le fonctionnement du capitalisme à beaucoup d' égards : le capitalisme en a besoin comme champs d' exploitation, comme débouchés afin d' échapper au danger de surproduction qui le guette, etc., p. 45

⁶⁴ Cf. Smith, J., Wallerstein, I. & Evers, H. D. (eds.) 1984, Households and the World Economy

⁶⁵ Parmi les publications produites dans ce cadre figurent celles des auteurs comme: Bennholdt-Thomsen, V. (1982), Bauern in Mexiko. Zwischen Subsistenz- und Warenproduktion ; Elwert, G. (1983), Bauern und Staat in Westafrika. Die Verflechtung sozio-ökonomischer Sektoren; Stauth, G. (1983), Die Fellachen im Nildelta. Zur Struktur des Konflikts zwischen Subsistenz- und Warenproduktion im ländlichen Ägypten,.

⁶⁶ Cf. Evers, H-D, Clauss, W & D. Wong (1984), Subsistence production. A framework for Analysis; in: Smith et al. p. 23 – 36. Voir également Schulz, M., ibid., il y donne une vue d' ensemble des questions qui se posent dans le cadre des recherches sur le ménage et permet au lecteur pressé de voir les différents généralement agités, p. 24 - 28

intuitivement pertinente mais analytiquement floue – de secteur informel⁶⁷ se cachait aussi bien les processus de ‘périphérisation’ des structures économiques partielles que les stratégies de survie des pauvres désemparés. Aux yeux de ces auteurs, le ‘secteur informel’ n’ est pas à prendre comme une variante défectueuse des conditions capitalistes ‘correctes’. Il s’ agit plutôt de la condition pour le fonctionnement du développement capitaliste à certaines périodes historiques⁶⁸. C’ est ainsi qu’ Evers ira jusqu’ à affirmer que la croissance du secteur informel aurait été une condition essentielle pour la réalisation du ‘miracle économique’ en Asie du sud-Est. Son rôle aurait été plus déterminant que l’ intégration des pays de cette région dans le marché mondial⁶⁹.

Puisque la part la plus importante de la production de subsistance domestique à travers le monde est assurée par les femmes, la conception de l’ articulation développée par le groupe de Bielefeld a été ouverte aux perspectives ‘féministes’. À cet égard, de nombreuses études ont été entreprises dans lesquelles on tente notamment d’ opérer un rapprochement entre le système-monde et le patriarcat. C’ est dans ce contexte que la notion de ‘*Hausfrauisierung*’ (domestication ou ‘ménagèrisation’ de la femme) a été propagée. Sans nous y attarder ici, on retiendra simplement que cette notion sert à souligner le subventionnement du travail rémunéré (essentiellement dominé par l’ homme) par le travail de subsistance (auquel est essentiellement astreinte la femme)⁷⁰.

⁶⁷ Le concept de secteur informel a été introduit dans le débat scientifique et politique international par une étude conjointe de l’ Organisation Internationale du Travail (ILO) et le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD). Cette étude fut réalisée en 1972 et portait sur le Kenya. K. Hart a beaucoup contribué à sa diffusion en publiant un article qui a retenu beaucoup d’ attention sur le secteur informel à Accra (Ghana). K. Hart (1973), *Informal Income Opportunities and Urban Employment in Ghana*. *Journal of Modern African Studies*, 11, 1, 61 - 89

⁶⁸ Lire notamment G. Elwert. H. D. Evers et W. Wilkens (1983) : *Die Suche nach Sicherheit. Produktionsformen im sogenannten informellen Sektor*. *Zeitschrift für Soziologie* 12, H. D. Evers (1987), *Subsistenzproduktion, Markt und Staat. Der sog. Bielefelder Verflechtungsansatz*. *Geographische Rundschau* 39, 136 - 140

⁶⁹ Cf. H.D. Evers (1987), *Subsistenzproduktion, Markt ...*, *ibid.*

⁷⁰ *Hausfrauisierung* est une notion allemande difficile à traduire dans d’ autres langues. Nous avons proposé de la traduire soit par domestication soit par ménagèrisation, parce que nous pensons pouvoir ainsi marquer l’ idée que la femme serait réduite au travail ‘domestique’ ou ‘ménager’. On pourrait probablement aussi parler de ‘privatisation de la femme’ à la suite de Charly G. Mbock (2001) qui prône la ‘déprivatisation de la femme’ dans un article intitulé : *Femme du Cameroun : Statut*

2.2.3.3 Remarques critiques

L'analyse des modes de production ou l'articulation des modes de production est un thème qui a énormément préoccupé des théoriciens d'obédience marxistes. Certains auteurs ont purement et simplement rejeté les modes de production à cause de la rigidité conceptuelle⁷¹. D'autres se sont plutôt attaqués au concept d'articulation des modes de production analytiquement distincts dans un contexte de domination capitaliste, parce qu'ils estiment qu'en séparant conceptuellement les modes dans un pareil contexte, on pourrait faire croire que les modes non-capitalistes sont indépendants et en mesure de se reproduire⁷². En choisissant de présenter brièvement la substance du concept d'articulation des modes de production, nous avons pris position en faveur de l'utilité et de la valeur heuristique de celui-ci. Autrement dit, nous affirmons que l'analyse des modes de production est raisonnable, dans ce sens qu'elle permet d'examiner l'interaction entre les formations sociales non-capitalistes et le système-monde.

Néanmoins, ce qui est à déplorer dans les différentes études menées sur la base du concept d'articulation des modes de production, c'est qu'elles accordent trop de force à la domination capitaliste. Ce faisant, elles cèdent assez souvent au 'charme' de l'évolutionnisme et du fonctionnalisme. Pour rendre ce genre d'approche analytiquement utile et solidement fondé, il est nécessaire d'analyser les propriétés inhérentes et les dynamiques spécifiques des modes de production non-capitalistes. Si cette approche doit être adoptée pour éclairer l'importance historique et actuelle des relations entre les processus et rapports de production non-capitalistes et le développement capitaliste dans les zones 'périphériques', il devient alors nécessaire de décrypter le rôle que joue l'idéologie 'pré-

politique et Pouvoir social, In : Pouvoir politique et pouvoir social en Afrique, pp. 169 – 188. En ce qui concerne les chercheurs de l'école de Bielefeld qui ont vulgarisé cette notion de 'Hausfrauisierung', on peut citer entre autres : Maria Mies, Veronika Bennholdt-Thomsen, Claudia von Werlhof (Hg.), 1983, *Frauen, die letzte Kolonie*.

⁷¹ Foster-Carter, Aidan (1978) „The Modes of Production Controversy.“ *New Left Review* 107 (Jan. Feb) pp. 47 - 78

⁷² Bradby, B. (1975) „The Destruction of the Natural Economy“ *Economy and Society*, Laclau, E. (1971) „Feudalism and Capitalism in Latin America“ *New Left Review* 67, (May – June 1971)

moderne' dans la formulation des lois du fonctionnement et de reproduction dans la société locale considérée. En clair, il convient d'éviter de se servir inconsciemment des sociétés 'périphériques' exclusivement pour expliquer le capitalisme.

2.2.3.4 Des présupposés 'dé-idéologisés'

Il est certain que les sociétés dites traditionnelles sont soumises à un énorme effet de démonstration exercé par les sociétés industrielles et qu'elles changent et doivent changer. Personne ne le conteste, car ce serait absurde. Mais ces transformations ne se font pas partout dans le même sens, ni au même rythme. Si la modernisation gagne ici ou là du terrain dans certaines classes dirigeantes de certains pays, le phénomène est loin d'être généralisable et l'on assiste plutôt à une 'hybridation du développement', accepté en tant que produit de consommation et ignoré lorsqu'il devrait susciter un accroissement de la production. Alors que Rostow envisageait l'universelle substitution de la modernité à la tradition, on constate aujourd'hui l'émergence d'un syncrétisme qui produit des sociétés totalement différentes de celles qui les ont précédées, et l'apparition de populations entières, certes modernisées, mais non point modernes⁷³.

Ces observations fondamentales de Rist comprennent des éléments que seule une démarche non-linéaire et non-dichotomique, c'est-à-dire aussi non-évolutionniste et non-fonctionnaliste peut permettre d'identifier. On assiste à un autre type de mariage entre tradition et modernité que celui que se sont représenté les auteurs des théories de modernisation simplificatrices dont Rostow n'est que le symbole. Ces observations brillent notamment par leur subtilité qui se manifeste à travers la nuance introduite entre modernisation ('populations modernisées') et modernité ('populations non modernes'). Sans vouloir procéder à une explication de texte, on retiendra tout particulièrement la fine allusion à l'existence de plusieurs modernités. Et s'il en existe plusieurs, c'est aussi parce qu'il existe diverses trajectoires historiques et diverses idéologies locales susceptibles de dénaturer les normes et valeurs

⁷³ Gilbert Rist (1996), *Le Développement. Histoire d'une croyance occidentale*, p. 168 – 169 (Nous soulignons)

capitalistes ou des normes et valeurs soutenues par certaines philosophies des Lumières universalistes.

2.3 Bilan de l' examen des présupposés rivaux

De toutes les considérations théoriques proposées jusqu' ici, il découle que le choix en matière de visions de la relation entre tradition et modernité, d' un côté, et du changement social en général, de l' autre, se fait entre deux grands modèles subsumés sous les concepts de dichotomie / linéarité, d' une part, et de dialectique / historicité ou conflictualité, d' autre part. Ces deux modèles ne pouvaient évidemment être exposés de manière exhaustive dans un contexte comme celui-ci. C' est pour cela que l' ambition affichée était d' en agiter tout simplement quelques aspects susceptibles de nourrir le débat et de pousser à un choix fondamental. Un tel exercice semblait nécessaire parce qu' il est de nature à garantir la clarté du discours.

Contrairement à ce qu' on pourrait penser en voyant le flot des modèles théoriques élaborés au sujet de la question du développement telle qu' elle se pose ardemment depuis le fameux point IV du discours de Truman, la clarté de la pensée ne dépend pas fondamentalement du choix entre différentes variantes d' un même modèle. La clarté passe tout d' abord par le choix d' un modèle précis. Autrement dit, il faudrait en premier lieu faire une nette distinction entre alternatives et variantes. Les deux alternatives fondamentales sont ce que nous avons désigné modèles génériques. Soit on est pour la pensée binaire, dichotomique ou l' idée d' un développement unilinéaire et on ne discute plus que sur les différentes variantes comprises dans ce modèle de pensée (voir la discussion qui oppose les théories de modernisation libérales aux théories de modernisation radicales où tradition et modernité apparaissent comme des pôles qui s' excluent mutuellement). Soit on est pour la pensée historicisante et dialectique, on admet alors que le développement implique conflictualité dans ce sens que l' ancien et le nouveau s' opposent sans

nécessairement s' exclure : les maîtres mots deviennent dès lors influences mutuelles, fusions, etc..

Le choix fondamental opéré dans ce travail est celui du discours historisant / dialectique, du discours qui rejette les binômes, les couples d' opposition quand ceux-ci cessent d' apparaître comme des idéaux-types. C' est le discours qui reconnaît l' inévitabilité et la nécessité du changement mais qui, en même temps, souligne la non-prédictibilité de l' issue. C' est le discours qui intègre les déviations et résistances pour constater par la suite que chaque changement se construit sur une certaine continuité, que chaque modernité est toujours plus ou moins sous-tendue par une certaine tradition et portée par celle-ci. Ce choix fondamental est moins dicté par des considérations philosophiques abstraites que par des observations socio-anthropologiques empiriques. Nous donnons donc raison à Rist, lorsqu' il renvoie dos à dos les théories de modernisation libérales et les théories de modernisation radicales en ces termes :

(...) L' histoire ne se conforme pas aux abstractions de la théorie ni aux schémas stéréotypés. Mais in n' y a pas non plus de malin génie qui organise le système, pipe les dés et fait gagner toujours les mêmes. Il y a simplement des acteurs du système qui utilisent celui-ci de façon opportuniste en fonction de situations changeantes. Voilà pourquoi il est aussi toujours possible d' inventer, dans les interstices des contraintes historiques, d' autres manières de problématiser le présent⁷⁴.

C' est pour faire part des fondements de telles observations que nous aimerions maintenant inviter à considérer le processus de changement en cours dans une microsociété africaine où la rencontre entre le système capitaliste (dit système moderne) et le système non-capitaliste (fondée sur des expériences historiques et des idéologies locales spécifiques) se décline moins en termes de changement alternatif que de changement commutatif, moins en termes de transmutation que d' hybridation : un processus où occidentalisation rime avec africanisation.

⁷⁴ G. Rist, op. cit., p. 197